

— Pas moins, saint vénérable, j'ai fait du bien tant que j'ai pu et des heureux tant que j'ai voulu. J'ai été fidèle à ma pauvre femme tant qu'elle a vécu et même quand elle a été morte...

— Les galants de la dame de pique n'entrent pas ici. Tu n'entreras pas, non ! Qui t'a apporté, te remporte !

Et la Mort, ricanant, le recharge sur son épaule. Et de voguer !

Devant la porte du purgatoire, elle dépose son faix sur le seuil et cogne.

— Qui est encore là ? crie une voix enrouée.

Et la Mort répond :

— Ouvrez, c'est moi, la Mort ; je vous apporte un pauvre fustié qui m'a donné force soucis ! Il a vécu deux cents ans. Une si longue vie est déjà un purgatoire... Mais comme il était un peu joueur...

— Les joueurs sont les enfants du diable, brame la voix. Qu'il aille au diable, le joueur !

Et la Mort, s'esclaffant, apporte et dépose son faix sur le seuil de l'enfer.

Quand Lucifer eut reconnu le fustié :

— Holà ! c'est toi ! lui fit-il. Je languissais de te voir. Eh bien ! t'y voilà donc ! Nous allons faire ton lit et je te promets, va, que tu y seras à l'aise !

Alors, compatissante, la Mort intervient :

— Pourtant il ne faudra pas trop attiser les sarments. Ce fut un grand joueur ; mais, après tout, il faut être juste : qui diantre ne jouerait pas en étant sûr de gagner toujours ? D'ailleurs, il a fait autant de bien qu'il a pu, il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu...

— Et même quand elle a été morte, nous savons ça ! répliqua Lucifer, sacrant et faisant rouler les r ! Mais, coquinas de sort ! il est à moi, bien à moi : je l'ai, je le tiens et je le garde.

— Joueur ! — fit le fustié, tremblant comme le jonc, — c'est vrai ! Je l'étais, il y a longtemps de cela, je gagnais toujours, mais toujours honnêtement. Hé !... que voulez-vous ?...

Alors Lucifer, lui coupant la parole :

— Toujours gagner, et ne pas tricher ? Ça ne s'est jamais vu et ne se verra jamais...

— Excusez ! Si vous ne l'avez jamais vu, moi, je vous le ferai voir. Est-ce que vous avez des cartes ici ?

Et Lucifer qui, pour damner tant d'âmes, inventa les cartes, Lucifer qui a toujours entretenu, excité, envenimé la démoniaque passion du jeu, qui d'un joueur a toujours fait un larron, Lucifer haussa les épaules.

— Pauvre innocent ! fit-il... Tu ne veux pas que nous ayons des cartes ? C'est ici qu'elles se font, qu'il s'en est tant fait et qu'on en garde le moule... Eh bien ! té ! jouons. Je t'en apprendrai que tu n'as jamais connues. Qu'est-ce que nous jouons ?

— Ici, bredouilla le fustié, je n'ai plus rien... rien que ma pauvre âme, pécheur ! Je vous la joue, si ça vous va.

— Jouons ton âme.

Un diabolin, noir comme le poêle, apporta aussitôt un jeu de cartes et le tendit respectueusement au roi des enfers. Les deux joueurs s'assirent, battirent les cartes. Le fustié eut la donne. Lucifer coupa.

Et ils entamèrent la partie.

La Mort épiait, sardonique, au milieu d'un vol de diables qui, le cœur battant, dilataient leurs prunelles flamboyantes et, retenant leur souffle, faisaient cercle autour des joueurs. Lucifer et le fustié se serraient de près. Il y en eut pour tous les deux... Qui gagna ? — Le fustié !

Les diables, épouvantés, s'enfourmèrent dans l'abîme embrasé. Et Lucifer, se levant :

— Malheur ! hurla-t-il. — Mais qu'as-tu donc fait pour être ainsi l'ami de Dieu ? Passe ! — Que je t'aie vu, ô juste ! Et que jamais je ne te revoie !

La Mort ne riait plus. Elle rechargea le fustié sur son épaule et regagna la porte du paradis. Elle le déposa doucement sur le seuil, lui fit ses adieux et, rapide comme l'éclair, dévala sur terre, où plus personne depuis quelque temps ne trépassait. Et elle reprit tranquillement sa besogne, qu'elle n'a plus quittée depuis.

Le fustié attendit longtemps encore là où la mort l'avait laissé. Il avait beau frapper et prier, Pierre ne voulait pas ouvrir.

Mais Jésus, à la fin, ouït le dolent qui priait ; et comme il écoute toujours qui le prie, notre bon Seigneur et sauveur dit à saint Pierre :

— Pierre, mon ami, apaise-toi. Ce fut un joueur, j'en conviens : mais il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte ; il a fait la charité tant qu'il a pu... et il m'a prié. Que devant lui, donc, la porte d'or du paradis s'ouvre toute grande, et que par ma grâce et ma miséricorde il entre dans l'éternelle gloire de Dieu.

Saint Pierre, enfin apaisé, ouvrit. Le fustié entra, resplendissant comme un soleil ; et le grand saint Joseph, patron des charpentiers, vint au-devant du fustié charitable pour lui donner l'accolade et lui souhaiter bonne fête à jamais.

ROUMANILLE.

DINER À BON MARCHÉ.

Un avare bien connu ne pouvait se résoudre à rendre les politesses que lui faisaient ses amis ; aussi se vit-il exclu un beau jour de tous les dîners en ville.

Pour regagner tant de bons repas perdus, il fallait traiter à son tour, et c'est là ce qui chagrinait fort notre homme. Enfin, une idée lui vint, et il expédia ses invitations.

Au milieu du dîner, vraiment magnifique, d'horribles cris se font entendre, et l'amphitryon sort aussitôt pour s'informer. Bientôt il rentre, pâle, ému, les mains ensanglantées :

— Qu'est-il arrivé ? s'écrient tous les convives.

— Un malheureux, un ouvrier, un pauvre père de famille vient d'être renversé par une voiture devant la porte.

Et sans rien ajouter de plus, l'avare, cédant à un bon mouvement, saisit une assiette dans laquelle il verse quelques louis, et, faisant le tour de la table, il fait une quête qui produit à peu près six cents francs, qu'il s'empresse d'aller porter à l'intéressante victime.

Quand les convives allèrent, le lendemain, aux informations, ils apprirent que l'accident était une fable inventée par l'avare pour rentrer dans les frais de son dîner.

Il est un livre que sans cesse
Je prends et lis quand je suis seul :
Ce livre aimé, c'est ma jeunesse ;
Sa reliure est un linceul.

Là dorment, tandis que je veille,
Mes amis des vertes saisons ;
Tout doucement je les réveille,
Ils se lèvent... et nous causons.

J. M. RENAUD (1818).